



C'est vient de se faire sous les brises d'automne
 Déjà les blés mûrs sont tombés sous la faux ;
 Le laboureur impose les présents de Pomone
 Et les vents refroidis vont chasser les oiseaux
 La brise se lamente ainsi qu'une amie en peine
 Qui semble du salut n'avoir aucun espoir,
 Et quand nous entendons cette voix dans la plaine
 On dirait qu'un fantôme, invisible, le soir,
 Sorti de son cercueil, demande une prière
 La pluie alluste tout, la nuit il fait plus noir,
 De liquides autans traversent l'atmosphère,
 Avec des bruits pareils à la voix de la mort
 Et puis dans la maison, la vie est monotone,
 Près de son âtre en feu, le grand père s'endort

C'est vient de se faire sous les brises d'automne

LA POÉSIE AU COLLÈGE



Le présent est pressé, a dit Ernest Hello. Il passe sans regarder. Si il y a des fleurs devant lui, très souvent il les écrase. C'est le vent du passé qui apporte le parfum des roses."

On a beau dire aux étudiants que les années de collège sont les plus belles de la vie, ils n'en croient rien. Comme le laboureur

de Virgile, les écoliers seraient trop heureux s'ils connaissaient leur bonheur. Plus tard, quand leurs illusions premières sont évanouies et que les misères de la vie réelle ont commencé de peser sur leurs épaules, ils comprennent enfin le charme des années d'étude, et le souvenir en est si beau qu'ils se mettent à les regretter.

De tous mes souvenirs de collège, il en est un qui m'est particulièrement agréable ; c'est notre bel enthousiasme pour la poésie !

Du papier que nous avons alors noirci à écrire en vers, on ferait une jolie *fambée* ! Il est rare l'écolier qui ne rime pas un peu durant ses études ; et je crois que notre classe fut l'une des plus fécondes en poètes. J'ai, dans mes cartons, de vieux papiers conservés pieusement qui redisent les élans poétiques de mes confrères.

Nous rimions à propos de tout et à propos de rien, sitôt que nos études nous en laissaient le temps ; le moindre sujet excitait notre verve. Arrivait-il quelque aventure à l'un de nous ? Il était sûr d'être chanté suivant toutes les règles ; un

confrère laissait-il trop paraître ses petits défauts ? Sans tarder, une satire le lui faisait savoir ; un professeur nous infligeait-il une punition que, naturellement, nous trouvions trop sévère ? Un épigramme nous en consolait bientôt. Élégie, ode, sonnet, tragédie, tous les genres nous étaient bons. Un audacieux commençait même une épopée !...

Les poèmes héroï-comiques étaient surtout en honneur. Il en parut un nombre incalculable. L'un, entre autres, fit sensation : *La Dubériade* ; je n'ai gardé mémoire que des premiers vers :

Déjà Phébus brillait et dissipait la nue,
 Lorsque Dubé se leva et trois fois éternua...

Il y eut des coups de poing quand le premier chant circula.

En classe de belles-lettres, nous traduisions Homère. Achille aux pieds légers, Hélène aux bras blancs et tous les héros épiques de l'Iliade nous causaient bien du souci. Parfois,—faut-il le dire ?—on était forcé de demander secours à son voisin.

Un jour, la supp. suivante, passée de mains en mains, en cachette, par dessous les tables, avec toutes les précautions nécessaires en pareil cas, me parvint pendant le cours de langue grecque :

Comme le doux ruisseau joyeusement féconde
 Le champ jadis stérile et qui nourrit le monde :
 Comme le chêne altier prêtre, rude et puissant,
 Le soutien de son tronc au lierre grim pant ;
 Comme de l'astre-roi les rayons de lumière
 Font reverdir les prés et produire la terre...
 O toi, dont les travaux, illustre et cher savant,
 Laissent ma voix muette et mon esprit béant,
 Comme le doux ruisseau, comme le chêne immense,
 Comme le chaud soleil,—fais preuve de clémence :
 Par dessous les pupitres, passe-moi par bonté
 Ce que je te demande avec humilité ;

Vois le faible à tes pieds, les yeux baignés de larmes ;
 De la traduction prête-moi tous les charmes,
 Et de feuillage vert, avec un soin pieux,
 J'ornerai ton beau front comme celui des dieux.

Or, cette fois-là, "l'illustre et cher savant" lui-même n'avait pas fait sa traduction, ce qui fit regretter amèrement au poète sa confiance dans les beaux vers. Tous deux, nous en fûmes quittes pour un *pensum*.

Un autre amant des muses, dans un embarras semblable, fut plus heureux et put honorablement se tirer d'affaire, grâce à l'idée qu'il eut de s'adresser en ces termes à Alfred C.... :

J'écris ces vers à C....,
 A cette fin de lui mander,
 S'il n'est pas une grosse bête,
 Qu'en ami fidèle il me prête
 Discrettement son thème grec ;
 Car autrement je resta à sec,
 Je n'en prendrai qu'une copie,
 Et, reconnaissant pour la vie,
 Je lui rendrai, foi d'animal,
 Je lui rendrai l'original !

Copier son thème sur celui d'un confrère était déjà une bonne affaire ; mais y parvenir par un expédient aussi littéraire, c'était le triomphe de l'art ; cela nous mettait dans la jubilation !

Je ne sais maintenant ce que je dois admirer davantage, notre espièglerie ou la patience de nos maîtres.

La pièce qui fit le plus de bruit fut une revue de toute notre classe, faite à temps perdu par Eugène C.... Chacun s'y retroavait, décrit et commenté, depuis le plus grand gaillard de la bande, aimé de tous, qui porte maintenant son zèle d'apôtre dans une âme de prêtre :

Un excellent garçon... mais pour laisser sa chique
 Il lui faudrait, je pense, une lettre encyclique ;

Jusqu'au plus petit d'entre nous, qualifié un joar de "beau talent sous une enveloppe microscopique", qui faisait notre orgueil, et dont le poète n'avait à faire que des éloges :

De science et de savoir c'est une urne profonde

Mes amis se rappellent encore le succès inattendu et inexplicable que remporta un joar le plus... pacifique de nos confrères ; le poète ne put passer sous silence ce bel exploit :

Trop longtemps méconnu, cet éloquent génie
 De tous les professeurs ne reçut qu'avanie ;
 Mais un jour vint enfin, où la gloire brilla
 Sur ce front qui jadis la méritait déjà.

L'auteur de cette satire a depuis longtemps laissé la plume et pris le bistouri ; sa muse n'a pu résister à la médecine, elle en est morte.

Nous avions au collège un parlement pour rire. Or, chaque ministère ne tenait pas longtemps les rênes du pouvoir, et les administrations se succédaient avec rapidité. Il y eut un gouvernement qui naquit et mourut dans une même séance ; une seule voix de majorité, celle d'un nommé Bolduc, décida tour à tour de son avènement et de sa chute ; dès qu'on fut sûr de la victoire, un député de notre classe courut au tableau noir et en gros caractères y écrivit l'épithaphe du défunt :

Ci-git le ministère
 Du sieur Paquin,
 Dont le règne éphémère
 Fut d'un matin.
 Sa tragique *culture*
 Est l'œuvre de Bolduc !
 Cabinet infortuné !

Et, ne trouvant pas la rime de *infortuné*, il laissa son œuvre inachevée ; mais Alfred C...., qui passait, la compléta en ajoutant :

Requiescat in pace !

Et ce fut dans la salle un applaudissement formidable.

Voilà comme la poésie nous amasait au collège ; et nos études n'en souffraient pas trop, tandis que la vie en était bien plus agréable.

On nous l'avait bien dit, c'était alors le bon temps.

Denis Ruthban